

14 OCTOBRE 1983

LE TOUR DES EXPOSITIONS ET DES GALERIES PAR FRANÇOIS PLUCHART

Wols et Derain en images

La Biennale des Jeunes, cet énorme déplacement du mouvement et qui aurait pu être l'événement artistique de cette rentrée délicieusement grise, laisse insensibles les amateurs d'art.

C'EST que la Biennale repose sur un malentendu. La jeunesse, pas celle du livret de famille, bien sûr, c'est quand on a beaucoup vécu. Il faut du génie pour être jeune à vingt ans, et le malheur de cette malheureuse Biennale est qu'on n'y trouve nul génie. Celui-ci, d'instinct, fuit tous les académismes. Ici, les machines à sensations tournent à l'envers, la peinture a un goût connu et pas seulement le mauvais, qui procède déjà d'une esthétique. Les révolutions ont mangé leur blé en herbe. Dieu ! il n'y a que du vide et du bruit. C'est l'époque, à ce qu'on dit !

Et puis, il y a l'érotisme, éter-

nel ennemi de l'amour, du moins lorsqu'il est savamment préparé pour voyeurs de second rang. (Pas confondre avec l'artiste, qui est un voyeur de haut rang, bref, peu de mots : un briseur de démagogies.)

Et cet érotisme-là fait, cette saison, les beaux jours de la petite peinture de nuit. Machines où il faut mettre le doigt pour sentir des sensations faibles, puits d'amour en bocal plastifié et stérilisé, un trou devant, un trou derrière, machines encore qui poussent des soupirs, jamais soulagés. Les pétards sont mouillés. La langue première est soudainement devenue langue primaire. Il paraît qu'il faut maintenant savoir balayer ces nuances-là.

Rancillac comme son père

Diabla, donc, en voilà assez avec cette Biennale ! Ses galeries qui ne sont pas converties à la vente des peintures anciennes ou des objets nègres fabriqués dans les zones industrielles de Paris offrent le même spectacle, à l'exception des grands marchands pour qui cette crise dont on parle beaucoup est un bien.

Voici, par exemple, Rancillac, à la galerie La Roue. C'est violent, nerveux. Il y a même beaucoup de qualité, ce qui n'est pas pour déplaire. Mais voilà, ce sont les signes qui étonnent la sensibilité. Un bon point pour la peine, quand même. C'est sportif, érotique et drôle. Une dame disait

devant moi : « Je reconnais bien là l'esprit de la famille ». On dit que celle-ci est bonne et d'origine auvergnate. Et puisque la bonne peinture ressemble toujours au peintre, celle-ci devrait logiquement être française. On pense à Matisse qui se serait fourvoyé dans une chanson close, à Matisse ravagé par les bandes dessinées. Changement de figure, comme on disait en 1936. L'art pop' est le trait pop' de cette époque béate. Le jeune peintre ne croit plus à la réalité sans pour autant avoir le courage de risquer l'expérience du vide proposée par Mathieu. Voilà une peinture qui est pleinement actuelle. Trop, sans doute.

Si Uzzell collait

La première difficulté d'être pour un artiste, est d'être ce qu'il est. La peinture exige le peintre. Uzzell, à la galerie Arlette Chabaud, se donne sans doute grand-peine. Né en 1930, en Angleterre, il n'est pas du tout Anglais, ce qui est déjà un point acquis. Quelques petits collages sont une charmante réussite. Le peintre y réussit beaucoup mieux que dans les tableaux plus grands, sans doute parce qu'il trouve sur les papiers qu'il découpe des couleurs qui manquent à son audace picturale. Le métier de peintre reste avant tout un métier de broyeur de couleurs. A trop l'oublier, la peinture se venge. L'ensemble des compositions post-cubistes révèle deux ou trois belles toiles qu'on verra avec plaisir.

Bonté

A la galerie de l'Institut, Yvette Bonté fait ce qu'on appelait il y a une dizaine d'années de la peinture moderne. Tout y est : les rythmes, les couleurs qui ont quelque franchise, les accords qui ont quelque tenue. Les tableaux vont tout en haut, les êtres tout en couples, les maisons tout en blocs. On regarde indéfiniment, sans fatigue, la nature se dissimuler derrière ses grilles.

Deux manières de génie

Je n'aime pas beaucoup Derain, ce qui est mon droit. La réussite lui avait mal réussi, et, dans son œuvre, on en était souvent pour ses frais. Tout change, à la galerie Au Pont des Arts, par l'exposition de gouaches rassemblées à l'occasion de la présentation du livre *Le Barbier de Séville*,

édition de luxe réalisée par Mourlot.

Ce Derain qu'on voit ici est un Derain un peu oublié. Toutes les gouaches, projets de décors et costumes pour des ballets, ont une étonnante vie. Elles sont une œuvre, entière, totale, parfaite, une œuvre fantastique à la fois archaïque et farouche, mélange de force, de fête, de jeu et de drame. Œuvre cocasse, c'est aussi une œuvre de fougue et de foi. Révélant aussi l'étendue de la culture de Derain, cette œuvre est un univers qui se suffit.

Autre livre, autre génie. A l'occasion de la parution de l'ouvrage du professeur Werner Haftmann, ce sont des dessins et gouaches de Wols qui sont montrés à la galerie Michel Couturier. Peu d'œuvres, mais toutes les fantasmagories de Wols, son univers fécond, violent, explosant de tourmente, infatigablement révolutionnaire. Wols, comme tout créateur, a appris une nouvelle manière d'appréhender. Ce qui frappe le plus ici, c'est le génie de la prise de vues et par là même la dynamique qui en résulte. La feuille est pleine, en fureur, comme c'est toujours le cas, à des titres divers, pour beaucoup de grands peintres qui œuvrent sur des formats minuscules. Ici, encore, l'art se révèle, contradiction.

